

(Extrait de « Métro Cadet », roman de Emma Galice )

...

En ce début d'automne, Montréal avait des couleurs magnifiques. Malgré la quantité incroyable de chantiers destinés à rénover la ville pour fêter en 1992 le trois cent cinquantième anniversaire de sa fondation, la ville commençait à vivre son été indien. On venait juste de terminer l'aménagement de l'ancienne caserne des pompiers, place d'Youville, en Musée d'histoire de Montréal et le vieux port avait retrouvé son attrait d'antan au pied de la place Jacques Cartier. Les arbres rougeoyaient et la lumière devenait dorée, mettant en valeur la pierre rosée de la basilique Notre-Dame. De la fenêtre de la salle de séjour, au septième étage de cet immeuble bourgeois, on pouvait admirer au loin le fleuve Saint-Laurent, gris acier, se prélasser dans son lit immensément large. D'ailleurs, tout était large dans ce pays. Les rues, les paysages, les forêts, les lacs. Tout. C'était un monde différent de l'Europe. Ces dimensions semblaient avoir influencé la pensée même des Canadiens, et leur point de vue sur les choses, sur la vie, le temps, était différent. Il fallait parfois parcourir plusieurs centaines de kilomètres pour aller d'une ville à une autre et cela paraissait naturel. Alors qu'en France, Paris-Bordeaux en voiture était encore, pour certains, une véritable expédition. Il n'était pas rare, dans ce pays de parcourir cinquante kilomètres sans rencontrer une seule maison. Et l'hiver, la neige était une habitude autour de laquelle la vie des Canadiens s'était organisée.

— Les enfants ! Venez là ! Vous allez signer la carte que j'ai achetée pour l'anniversaire de votre oncle Jonas, dit Blandine.

— Et ça lui fait quel âge à ton frère, questionna son mari.

— Oh là là ! Heureusement qu'il ne t'entend pas, « l'âge » c'est le mot à éviter avec lui ! répliqua Blandine. De toute façon tu sais bien qu'il a trois ans de moins que moi, donc il va avoir trente-sept ans.

— Au fait, toujours pas marié, je suppose ? reprit son mari, interrogatif avec un brin d'ironie dans la voix.

— Hé ben non ! Toujours pas ! Je me demande d'ailleurs s'il se mariera un jour, ou s'il aura une famille. Il est tellement timide et timoré, et il veut toujours que tout soit parfait et puis... il a des idées fixes sur l'amour et puis...

Blandine commençait à s'énerver. Elle détestait que l'on aborde ce sujet surtout sur le ton de la moquerie car elle adorait son frère. Certainement beaucoup plus que son mari qu'elle avait épousé plus pour s'éloigner de ses parents que par amour. En fait, Jonas était son seul véritable grand amour. Bien sûr, elle le trouvait stupide devant les choses de l'amour justement – en raison de leur complicité, et d'après les lettres que lui écrivait Jonas elle connaissait par cœur sa vie sentimentale, ses essais, ses déceptions, ses expériences ratées – mais, d'un autre côté, elle l'admirait tellement ! Et c'était un être si sensible, pensait-elle. Quand il souffrait, elle souffrait avec lui. Quand il rayonnait de joie, elle rayonnait aussi. Et elle savait qu'il devait souffrir de ne pas avoir de vie de couple. La dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés, c'était à l'enterrement de leur mère deux ans et demi auparavant, Jonas lui avait raconté cette souffrance et son obsession du temps.

Pourtant Blandine avait tout fait pour l'aider. Avant de se marier et de partir pour le Canada, elle n'avait cessé de jouer pour lui l'entremetteuse en organisant des rencontres « au hasard » entre Jonas et certaines de ses amies de la fac. Mais cela n'avait jamais abouti à une véritable liaison. Une fois pourtant, Blandine avait cru que ça « marcherait ».

Elle s'appelait Malika, était vive comme le feu, belle comme une poupée avec une grande chevelure bouclée comme l'ont les femmes berbères, des yeux chocolat renforcés par le kohl. Jonas et Malika s'étaient rencontrés chez Blandine, dans le petit studio qu'elle louait pour être plus près de la Fac. Cela avait commencé par des jeux, comme deux enfants. Jonas était assis sur le canapé et Malika lui tapait les mains en riant aux éclats et en balayant de sa chevelure sauvage le visage de Jonas. Puis Jonas avait attrapé son bras tout en l'approchant. Malika s'était laissé faire et tous deux avaient fondu dans un long baiser amoureux. L'aventure dura quelques semaines. Jonas n'avait pu faire l'amour avec Malika avant d'être sûr que leur relation fût solide. En fait, la vérité est qu'il n'osait pas. C'est ce qu'apprit Blandine par la suite. Alors que Malika, au contraire, ne s'embarrassait pas de tant de contraintes. C'était une fille qui avait déjà vécu de nombreuses aventures et qui était très libérée du côté de l'amour. Elle finit par se lasser de simples baisers, fussent-ils passionnés, et l'expérience échoua donc.

Blandine aurait voulu éduquer son frère dans l'amour. D'ailleurs, une ou deux fois à l'âge de dix-sept ans, et déjà très expérimentée pour son âge, ne l'avait-elle pas entraîné dans de longs baisers amoureux, sous prétexte qu'il fallait absolument qu'il apprenne à embrasser ! Aujourd'hui, Blandine souffrait un peu de l'éloignement de son frère qu'elle savait toujours fragile et qu'elle cherchait à protéger.

Blandine avait acheté pour son anniversaire l'intégrale des quintettes de Mozart. Elle connaissait tellement ses goûts qu'elle ne se trompait jamais. Jonas était toujours ravi de ses choix. Une fois de plus il ne serait pas déçu. Rapidement, Blandine débarrassa la table, s'occupa des enfants, donna quelques consignes à l'aînée, prit le cadeau et la carte d'anniversaire et s'apprêta à sortir en direction de la poste.

— Maman, tu vas où ? demanda la petite Céline

— A la Poste, ma chérie, je reviens de suite, répondit Blandine. Si tu as besoin de quelque chose, demande à ta grande sœur Anna. Au fait, il y a des glaces dans le congélateur si tu veux. J'emmène Cédric avec moi. Cédric, viens mettre ton manteau !

Gérard, le mari de Blandine avait rejoint son fauteuil favori et s'était plongé, cette fois, dans des mots croisés. Il ne vit même pas sa femme sortir. Il leva juste légèrement la tête, suite au claquement de la porte, regarda alentour au-dessus de ses lunettes, aperçut sa fille aînée et dit :

— Anna, tu me fais un café ?

...